

Plus heureuse qu'avant
mon cancer !

Klairet S.

Préface par Marylène Bergmann



Klairet S.

Plus heureuse
qu'avant mon cancer !

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

Ce livre est recommandé par l'Agence Littéraire L'Illade-
54400- LONGWY

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4368-7

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Préface

Il est des expériences de vie qui vous métamorphosent à jamais.

Des combats qui vous blessent dans votre chair et dans votre âme.

Des angoisses qui vous font sonder des abîmes dont on ne pense jamais sortir.

Et pourtant...

Un jour, un matin, ou un soir, on se sent remonter à la surface, poussé par une pulsion de vie à laquelle rien ne semble pouvoir faire obstacle.

On entrevoit, enfin, une lumière providentielle sur le chemin d'obscurité qui a guidé nos pas, trop longtemps.

D'où viennent alors cette énergie décuplée, cette sagesse toute neuve qui nous fait poser un regard inédit sur la vie, ce désir de faire les choses différemment, patiemment, d'aller à l'essentiel ?

De l'intensité de l'épreuve, de toute évidence !

De la douleur, cent fois supportée.

De la force et de la volonté, puisées au fond de soi, toujours plus loin ; durant des semaines, des mois, parfois des années.

« Ce qui ne tue pas, renforce »...

Cette phrase de Nietzsche a sans doute résonné plus d'une fois dans l'esprit de Klairét.

Peut-être même s'y est-elle accrochée, comme à une sorte de « mantra magique » capable de conjurer le mauvais sort qui l'avait frappée ?

Pourquoi n'ose-t-on pas nommer cette maladie ?

La nommer, c'est déjà l'apprivoiser, non ?

L'accueillir, l'accepter, pour mieux la combattre.

Cancer : une personne sur trois, dit-on, l'a eu, l'aura, ou l'a déjà.

Froide statistique à laquelle on espère échapper.

Klairét n'a pas eu cette chance.

Mais elle a eu, en revanche, celle de triompher de la maladie.

Et d'en sortir « grandie », au prix de tant d'efforts !

Sur ce parcours difficile, les mots ont été ses alliés.

Quand elle ne pouvait les faire sortir de sa bouche, fatiguée par trop de larmes, de souffrance, de nausées, d'incompréhension, elle les alignait sur des pages.

Pour ordonner ses pensées, sans doute.

Pour ne rien oublier, peut-être...

Sans avoir encore l'idée de partager ce récit, à moins que ce ne soit dans un coin de son inconscient ?

Le texte qu'elle nous livre ici, est bouleversant de sincérité, de sobriété, de justesse.

Klairet nous prend par la main et nous fait vivre chacune des secondes égrenées entre les visites à l'hôpital, les moments de solitude, les gouffres de douleur, les espoirs, les doutes, les mains tendues qu'on n'attendait pas, celles, espérées, qui restent fermées, jusqu'aux sourires libérateurs dans la joie des retrouvailles familiales.

Ce livre n'est pas triste.

Il est vrai, profond, humain, et riche d'un enseignement que seuls les drames surmontés et transcendés peuvent offrir.

C'est un hymne à la vie, envers et contre tout !

Marylène Bergmann.

Remerciements

Lou, mon Amour ;

Rusbee Legueleck, mon sensei, ami, conseiller, écrivain ;

Marylène Bergmann, présentatrice et journaliste (sur RTL Télévision – RTL TVI – RTL9), amie de cœur ;

Victor Poincelot, mon ami, le fils que j'aurais voulu cajoler, étudiant ;

A mes zamours, pour leur courage : Laetita, Maïté, Wimtje et Bouchon.

A Lulu, pour son aide précieuse dans la correction orthographique.

A Marraine, Mounette, ma seconde maman d'amour.

Hommage

A toi, Carole Dumoulin,

Née à Renaix le 2 mars 1960,

Décédée à ta maison le 3 février 2010.

A toi, mon amie d'enfance, mon « Mousstic ».

Tu n'as pas eu le temps de me lire.

Le cancer ne t'a pas laissé fêter ton demi-siècle avec les tiens.

Je pense à eux, en souffrance.

Je pense à toi, ma douce.

Nous correspondions pendant les traitements.

Nous nous encourageions mutuellement.

Plus fort que tout,

Notre souhait le plus cher était de rassembler nos familles cet été,

De nous remémorer

Nos pitreries au pensionnat.

De boire un coup,

A notre santé.

Ton sourire permanent et ton regard transparent

Bercent mes pensées.

A partir d'une bouture, j'ai donné vie à un rosier sans épines.

Je l'ai nommé « Carole ».

Qu'en penses-tu ?

Prépare-moi une place là-haut, à tes côtés.

Afin qu'à deux, nous déconnions encore.

Mais ne me tends pas trop vite la main,... s'il te plaît,
Mousstic.

Ton « Kapitein ».

Introduction

Cela me toucherait profondément de pouvoir apporter une aide de compréhension, si petite soit-elle, auprès de femmes qui, comme moi, vivent le cancer du sein.

Nous n'avons pas besoin de pitié ni de compassion mais bien de compréhension.

Nous n'avons pas besoin de discours mais de conseils et surtout que l'on prenne le temps de nous écouter sans pour autant porter de jugement.

Le but de ma démarche est de faire partager les émotions souvent secrètes et d'exorciser mes angoisses par le biais de l'écriture.

Laisser glisser la mine de crayon sur du papier recyclé velours ou usé par le temps me donne de l'inspiration et à la fois soulage mes tourments.

Le temps écoulé dans les salles d'attente médicales me métamorphose en gratte-papier, à la curiosité pertinente et justifiée des autres patientes.

Un sentiment de calme m'envahit lorsque les mots s'échappent du bout de bois si précieux.

L'esquisse de mes sentiments ambigus se profile comme l'ombre discrète d'un doux papillon butinant inlassablement un aster rempli de tendresse.

Nous convoitons tant de choses matérielles mais la santé et le bonheur ne sont-ils pas nos richesses les plus précieuses ?

Etat d'âme

*« Etre respectueux, c'est aussi apprendre
à écouter le vécu de l'autre
Sans l'interrompre pour ne parler
finalement que de soi »*

Klairet S.

Le 31 juillet 2006,

Dès huit heures du matin, le cœur battant, j'appelle ma nouvelle gynécologue, Docteur C.

En fond sonore, je devine la présence d'un enfant en bas âge.

Je les imaginais au lit, les cheveux en pagaille, interrompant leurs jeux de chatouille, le portable à la main.

Mais peut-être était-elle sagement autour de la table du petit-déjeuner à siroter la première gorgée de café ?

Je la dérangeais, nul doute !

La jeune doctoresse m'invite à une mammographie : « Mon assistante vous délivrera sur place le document had hoc ».

Me voilà un peu soulagée après cette nuit chiffonnée.

Mais, il me faut vous expliquer le contexte.

Après vingt ans de loyaux services de mon premier gynéco le Docteur L., je ne me suis pas pris la tête longtemps quand il m'a annoncé avoir oublié d'ôter le stérilet huit ans après la ligature des trompes par laparoscopie.

Etre enceinte avec autant de précautions relevait des compétences de l'ange Gabriel !

Il suffisait cependant qu'il me présente le minimum d'excuses et quelques explications claires, précises.

Mais il n'en a rien été, ce qui ne lui ressemble guère.

Et pourtant, à l'époque, j'avais subi l'échographie de contrôle trois semaines après la ligature.

Peut-être y avait-il des risques à longue échéance, peut-être n'y en avait-il pas ! Le saurais-je un jour par le biais d'internautes ayant vécu même expérience ?

Je garde cependant en mémoire cette douleur physique indéfinissable comme s'il m'arrachait un « steak » harponné dans le bas-ventre :

« Voilà, madame, la cause de vos soucis hémorragiques pendant vos règles. »

Du bout de la pince, je ne vois qu'un bout de chair rouge et un fil de cuivre.

Je l'ai giflé virtuellement !

Encore, et encore, tellement la douleur était lancinante.

Cela me soulageait de le mépriser mais je me sentais si nulle, frustrée.

La confiance envers lui avait déployé ses ailes et avait pris à jamais son envol.

Ne dit-on pas que l'erreur est humaine !

Qui ne travaille, n'a de responsabilités vis-à-vis de tiers, ne peut forcément se tromper !

Mon état stoïque m'a rendue muette aussi !

Et nous en sommes restés là.

Des connaissances m'ont cité quelques erreurs médicales récentes, de sa part, sans conséquence grave, heureusement.

Est-il fatigué ? Débordé ?

Venant de lui, c'est sûrement justifié, mais cela reste intolérable.

Je peux avouer ne pas avoir été déçue, mais choquée...

Mais je ne lui tiens pas rancune.

Il m'a aidée à mettre au monde mes deux chéries en bonne santé et c'est le plus beau des cadeaux.

Bien qu'il soit aimable, et habituellement réconfortant, je ne peux plus assumer d'être sa patiente.

J'ai demandé le transfert de mon dossier vers une de ses collègues, à tout hasard (première erreur).

Le plus urgent pour retrouver un climat serein étant de repartir sur de bonnes bases, il me fallait changer radicalement et, dans la précipitation, ce qui ne me ressemble guère. La colère, sans doute !

Pourquoi ne pas profiter de cette opportunité pour choisir une femme ?

Il est vrai, à l'époque, à quarante cinq ans, proche des soucis de la pré-ménopause, cela ressemblait à une opportunité.

Je me voyais plutôt soulagée de me confier à une personne de même sexe. (deuxième erreur)

Cela me revient en mémoire que, lorsque mon papa n'acceptait pas ses erreurs, par orgueil, il disait : « Affaire classée ».

Je détestais cet instant car cela signifiait qu'il s'appropriait la raison et que le dialogue serait définitivement clos.

Affaire classée de mon conscient à mon subconscient, répertoriée dans un casier plutôt cruel à anecdotes, qui resurgissent de temps en temps, avec un sentiment de victime incomprise.

Mais on ne peut modifier le passé.

Fort heureusement, mon tiroir « mauvais souvenirs » ne possède que peu d'événements.

Quelques-uns me font sourire aujourd'hui.

J'en puise un, d'ailleurs, tout mignon mais tristounet et si cruel pour moi, à l'époque, en raison de mon jeune âge :

« Le premier jour de l'an, sous le toit familial, nous recevions mes sœurs, mon frère et moi-même, une enveloppe individuelle contenant de l'argent : un montant plus qu'appréciable malgré que la famille s'agrandissait : mariages, naissances, anniversaires,...

Nous tenions en main avec fierté ce nouveau billet, si propre, sans faux-pli ni odeur comme s'il avait été caressé par le fer à repasser.

Il était neuf, sorti de la banque.

Les festivités commençaient avec, en prime, à la télévision les valse de Vienne de Strauss.

J'attendais avec gourmandise que nous passions à table pour délecter les plats uniques de la fête.

Injustement, maman, « Man » chérie, ne recevait jamais d'enveloppe.

Elle qui n'avait du temps à consacrer que pour ses cinq enfants. Cela m'attristait profondément.

Mon cœur débordait de joie lorsque je décidai de lui offrir mon enveloppe.

J'y ai écrit : « Pour t'acheter une robe. » et je déposai celle-ci sous son oreiller.

Les adultes racontaient quelques anecdotes et éclataient de rire tandis que les plus jeunes jouaient entr'eux aux jeux de société. Sur le petit écran, les meilleurs extraits de Walt Disney passaient en boucle, présentés par le monument qu'est Pierre Tchernia.

C'était une journée pleinement réussie.

Le soir venu, Man réquisitionnait l'argent afin de faire fructifier nos intérêts sur nos comptes Epargne personnels.

J'hésitais à me vendre et je tins bon !

Très vite, les voix se sont élevées.

Par ma faute, une mutinerie explosait au sein de la tribu.

Je la vois cette foutue enveloppe et je sais où elle se trouve.

Dans mon cœur d'enfant, la surprise devait être totale et j'ai bien gardé mon secret.

Le soir, toute déconfite, j'étais au lit la première, punie.

Tout le monde était de mèche, en colère.

J'ai finalement avoué ma faute.

Maman, en ébullition a lu mon petit mot.

Nous n'en avons plus jamais reparlé, je l'avais un peu cherché !

« Affaire classée ».

Cela m'a valu ainsi quelques paires de claques au niveau de ma crédibilité.

L'injustice m'irrite vraiment ; tolérance zéro.

Aussi j'essaie d'inculquer à mes enfants la compréhension, l'écoute et le dialogue sans hausser la voix ; bref, la non violence-verbale.

Je suis loin d'avoir gagné ce défi !

... De la maison, j'envoie alors à mi-mots un message codé sur le portable d'une collègue discrète et amie de confiance.

Justifier mon arrivée tardive est une de mes priorités !

Secondo, je forme le numéro de téléphone général de la clinique.

Me voilà métamorphosée en balle de tennis lors d'un tournoi des plus mal organisés.

Bien que les minutes interminables se chiffrent sur le clavier téléphonique, je me sens agressée par la musique d'attente, sensée me détendre.

Tout le monde y trouve son compte puisque chacun y perd son temps : téléphonistes, secrétaires médicales à voix aigüe, grave, douce, désagréable, désinvolte, oppressante.

Entre les divers services et moi, « bibi la con » ; je répète inlassablement le même discours depuis des lustres !

De quoi s'affoler, je n'aboutirai à rien.

Je décide de me rendre sur place, confiante, (troisième erreur).

Bouchons en ville inévitables, aucune possibilité de stationner à proximité de la clinique...

Je marche d'un pas pressé.

Je suis très tendue mais, petit à petit, rassurée de reconnaître enfin le bâtiment où sont nées mes chéries.

Au premier abord, la secrétaire, de par son charisme de Rambo, ne me porte aucun égard.

Au bout d'un moment, cela devient frustrant.

Je tolère le surplus de travail, beaucoup moins son antipathie.

J'ai un mauvais pressentiment !

Le laissez-passer n'existe pas, même si mon visage exprime l'inquiétude.

Pas de cadeau aux opportunistes de dernière minute !

J'explique brièvement la raison de ma présence.

« Pas de rendez-vous pris ? »... pas d'examen.

Pas de prescription médicale ?... pas de rendez-vous.

Je réexplique plus calmement encore le sens de ma démarche depuis mon entretien téléphonique avec le Docteur C. tôt ce matin.

Rambo reste imperturbable, de marbre.

Elle quitte son siège, perplexe, les lèvres de boxer attirées par la pesanteur.

Elle se concerte avec ses collègues de la mammographie, juste là, devant moi.

Cela ressemble à une plaidoirie menée de front.

A voix basses, elles me regardent chacune à leur tour et murmurent.

Les patients dans la file, à qui je tourne le dos, esquissent un sourire, compréhensifs, indulgents à mon égard.

Je suis bien perplexe quant à l'aboutissement de tout cela.

Finalement, elle ne déroge pas.

Bien que je lui explique que mon médecin traitant est en congé, Madame « Schwarzi » m'invite à me représenter avec une demande médicale écrite.

Retour case départ-retour maison !

Je me sens si fatiguée tout à coup !

Déboussolée, abandonnée par un système administratif mal conçu.

Je quitte les lieux, comme saoule, larguée, décontenancée.

Je ne suis même pas avide de scander ce gag sur le portable de mon époux.

Je pensais que cela ne se vivait que dans la fiction des feuilletons télévisés ! Mais non, la clinique est avant tout un centre administratif et financier.

Je rentre au bureau et ne dit mot sur les faits.

J'ai perdu tout contrôle de concentration dans le travail.

Les collègues me donnent un air bizarre ; je suis pâle, disent-elles.

Journée zéro !

Je reprenais le boulot ce matin, après un mois de congés au soleil avec nos chers cousins bretons et amis en Charente.

J'étais bien !

Et toi, la mobile, l'étrangère, tu t'incrutes dans mon sein.

Tu parasites mon planning, mon énergie.

Tu me conditionnes, et deviens, tout à coup, le temps d'une nuit, obsédante.

L'espace temps de deux dossiers traités, je téléphone à nouveau à l'hôpital.

Je demande à converser avec l'assistante ou le Docteur C., elle-même.

Pourquoi ne l'ai-je pas demandé sur place ?

Pourquoi ne me l'a-t-on pas proposé ?

J'y pense, peut-être aurais-je pu me rendre aux urgences pour bénéficier de ce document ?

J'entre dans une valse administrative d'un service à un autre : de la symphonie de Mozart à la téléphoniste à... Amadeus...

Et là, je n'ai plus rien à perdre, sinon expliquer mon souci, inlassablement.

Un quart d'heure s'écoule. Au téléphone, cela paraît si long !

Une collègue me sollicite. Gestuellement, je l'invite à quitter mon bureau.

La standardiste finit par reconnaître le son de ma voix.

Elle prend conscience de ce challenge.

Embarrassée, elle propose que je me présente dès le lendemain matin.

Je pourrais intercepter, entre deux patientes, la gynéco dans le couloir.

Je lui sauterais dessus, je la plaquerais au sol jusqu'à ce qu'elle me délivre un document.

Encore mieux, je la retiendrais en otage jusque la mammo.

Délinquante, motivée et confiante, je suis à fond dans mon truc.

Nuit très agitée...

Le 1 août,

Dès 9 heures, je suis sur le pied de guerre au rendez-vous fixé, entourée de jeunes femmes rondes, fatiguées, tous milieux sociaux confondus.

J'écoute leurs conversations.

Cela me reporte vingt ans en arrière, le ventre énorme moi aussi.

Quand enfin la salle d'attente se vide, la secrétaire, confuse, m'invite à rejoindre le service du rez-de-chaussée.

Il est 11 heures.

Je dois uriner.

Déjà mon estomac est en alerte, j'ai vraiment la dalle.

Suis-je transparente ? M'a-t-on oubliée ?

Je suis étonnée, déçue mais profondément inquiète.

Espérons que je perde réellement mon temps pour une futilité, pour une simple boule de graisse.

A 11h50', l'assistante de ma jeune gynéco, Docteur Catherine S. m'invite enfin à entrer dans le cabinet médical.

Elle m'abandonne un long instant.

Je ne suis pas invitée à m'asseoir mais je pose royalement mon séant.

Je pousse de grands soupirs de découragement.

Si je pouvais hurler ! Cela, au moins, me soulagerait.

Une caméra est probablement camouflée pour un gag.

J'ai marché jusqu'au bout du bêtisier !

Cette situation incongrue dépasse mon imagination.

Quelle punition d'avoir changé de gynéco !

Enfin, sûre d'elle, l'assistante, si jeune, palpe le nodule quelques secondes.

« C'est de la graisse car il est mobile, ce n'est rien, Madame »

« Vous désirez quand même une attestation ? ».

Sa désinvolture me déconcerte encore plus.

Je ne suis pas plus rassurée mais je le tiens fermement dans la main ce laissez-passer de l'urgence.

Mon corps fatigué se précipite au secrétariat, enfin !!!

Le 4 août,

Mammo rassurante mais je reste sceptique.

J'ai plein de nodules que je reconnais mais celui-ci modifie trop à mon goût la morphologie régulière du sein.

Il me paraît hétéroclite au toucher.

Lou partage mon impression.

A l'œil nu, rien ne laisse deviner la présence de cet intrus.

La nervosité ne me quitte plus.

Et si j'avais raison de m'en inquiéter autant !

Le Docteur Carole **D.**, responsable de ce service m'écoute, me réconforte.

« Allons au bout des choses, si cela vous rassure » me dit-elle.

La ponction mammaire aura lieu le vendredi 11 août.

Pour la première fois depuis une semaine, je me sens en confiance.

Sa voix douce me calme.

Je la sens très proche et compréhensive.

Elle pose en permanence la main réconfortante sur mon genou.

Enfin beaucoup d'humanité et de compréhension !

« Bilan sénologique réalisé ce jour, principalement orienté sur le quadrant supéro-externe du sein apparaît rassurant, sans évidence d'anomalie suspecte ».

Et pourtant, je garde les mêmes craintes malgré les contrôles.

J'ai la sensation de marcher sur le fil du doute entre le vide où, d'une part, la tumeur est méchante et d'autre part, une fatigue intense, mais la sérénité pleinement retrouvée. Je m'inquiète probablement pour rien.

Je suis angoissée, c'est ma nature.

Les journées au bureau me paraissent interminables.

Mes pensées ne sont axées que sur le prochain contrôle du vendredi matin.

Jeudi 11août,

Nuit cauchemardesque.

Je me lève fatiguée.

Chantal, mon médecin traitant, est en congé chaque année à cette période.

C'est bien ma veine de choper ça maintenant !

Elle me soutiendrait dans toutes ces démarches...

Elle me manque, elle est si efficace.

Ce n'est pas seulement un bon médecin ; elle déborde de générosité et d'humanité envers ses patients.

Elle est tout simplement géniale.

Elle fait partie de cette minorité de gens passionnés par leur métier au service des autres.

Jour J, le 12

La distance entre la maison et l'hôpital me semble si longue ce jour !

Comme souvent, lorsque j'ai un rendez-vous, je suis le véhicule d'une novice de la conduite automobile, hésitante, dangereuse.

La nouvelle génération de conducteurs achète probablement des voitures au rabais, sans clignotant !

Un scooter frôle ma voiture côté bordure.

Le feu est rouge. Je les observe.

Le conducteur et sa compagne sont énormes.

Lui n'est pas rasé.

Son blouson ouvert, chiffonné, recouvre en partie les genoux de la passagère.

Le pantalon de jogging est taché et déchiré.

Il ne porte pas de chaussettes.

Les semelles de ses chaussures sont en partie décollées.

Mon attention se précise sur les pieds à moitié nus de sa compagne.

Il me faut compter bien plus d'une heure de travail au bistouri pour nettoyer ces talons aux peaux mortes, répugnants de saleté.

Ses fesses aux formes abondantes se dessinent de part et d'autre du coussin long et étroit. Je reste impressionnée.

Ils m'observent à leur tour.

Le feu s'affiche vert et je quitte cet instant dérangeant en soupirant.

Je prends conscience de la signification de « salle d'attente » :

« Temps pendant lequel on attend quelque chose ou quelqu'un ».

D'autres femmes, en nombre restreint, sont assises à mes côtés, nerveuses, elles aussi.

Je plonge le nez dans une revue sans intérêt.

La ponction m'est désagréable et douloureuse, sans doute parce que je suis tendue.

L'examen n'est pas évident pour la praticienne.

Elle doit, d'une part, localiser le nodule avec la caméra de l'écho et, d'autre part, introduire l'aiguille au bon moment, dans ce nodule si mobile, dit-elle.

Allongée sur le dos, tandis que je focalise mon esprit sur les défauts du plafond, le médecin me pique à plusieurs reprises.

Je suis frigorifiée dans ce local blanc.

Le docteur porte une légère robe campagnarde.

C'est une femme de goût.

Autour du cou, elle porte un collier amérindien.

Mon esprit cavale vers l'artisan créateur de ce bijou de cuir et de bois, les matières nobles que j'apprécie particulièrement.

Instinctivement, au lever de la table médicale, je regarde ses talons si doux, si propres et souris de ma bêtise.

La fête de Marie, le long week-end du 15 août, se profile.

C'est la ducasse au village.

Plus de mille particuliers exposent leur fond de grenier.

Aucune voiture ne circule autour de la manifestation.

Le pourtour de notre maison ressemble à un vaste parking.

C'est une agréable occasion de retrouver des connaissances dans un climat convivial, de réunir les miens et de boire un pot.

Pour la première fois, nous sommes restés cloîtrés tandis que nos filles ont déniché quelques bibelots décoratifs pour leur chambre.

A quoi bon inquiéter l'entourage, c'est déjà lourd à porter !

Mercredi 16, au lever, je contacte l'hôpital.

Les résultats ne sont pas encore arrivés mais je suis invitée à les contacter le lendemain.

Et, le lendemain, de les appeler le jour suivant.

Et le vendredi, de passer un week-end plus long encore et encore...

Ainsi arrivons-nous au 21 et je suis hyper tendue.

Chaque sonnerie de téléphone me fait sursauter et me donne la chair de poule.

La famille se manifeste.

Chacun et chacune boudent ses petites douleurs quotidiennes tandis que Lou et moi baissons les yeux et changeons rapidement de sujet.

Le docteur Carole **D.** a oublié de me contacter et me prie de l'en excuser.

Le prélèvement n'est pas satisfaisant : 95 % de la culture s'avère négative et donc rassurante tandis que le reste de l'échantillon est sec et non recevable.

Le protocole cite : « Il pourrait s'agir uniquement d'une desquamation artéfactuelle survenue au moment de l'aspiration ou de l'étalement de ce matériel cytologique ».

Motif du prélèvement : « Placard micronodulaire à priori banal ».

Docteur Carole (aux doux pieds) part en congé la dernière semaine du mois.

Si je le désire, sa collègue peut recommencer la ponction le 1er septembre.

Ma gorge se noue. Quelle galère !

« Allons au fond des choses et fixons une autre date » lui suggérais-je.

Elle est pour moi l'oracle du service.

Elle est perfectionniste tout comme moi et bien que « le perfectionnisme nuise à l'efficacité » m'a dit un professeur en kinésithérapie, je préfère ce souci du petit détail dans le cas précis qui me préoccupe.

Rendez-vous fixé au 8 septembre.

Entretemps, tout à fait par hasard, je rencontre ma gynéco lors d'une prise de sang pour Lou.

Je l'interpelle dans le couloir et lui demande dans la foulée comment elle interprète les résultats.

Elle nous invite à entrer dans son cabinet et demande à toucher le nodule.

La porte reste entr'ouverte.

Je dégrafe le soutien-gorge et lève timidement mon tee-shirt, au cas où quelqu'un entrerait.

Du couloir, n'importe qui peut me voir et entendre nos propos :

« Vous me dérangez pour une boule de graisse ! Regardez, elle est mobile ».

J'ai la même bouille qu'elle au petit déjeuner, nonchalante.

Je ne ressens rien, aucun soulagement, aucune colère après son diagnostic.

Je suis si lasse !

Deux semaines se sont écoulées sans sommeil réparateur et je la dérange pour une boule de graisse. Allons bon !

Je culpabilise et, en même temps, sa façon de nous recevoir est des plus choquantes.

Mais je connais la chanson : « Pas de papier, pas de rendez-vous... ».

Je me sers de ses propos pour rassurer mon mari. Je lui souris tandis que les nuits blanches cumulent avec les pensées négatives du cancer de maman.

Le 8 septembre, rendez-vous pris pour une biopsie.

La veille, j'ai donné à une collègue tout le stock de matériel bureautique du service.

Pourquoi ? Je n'en sais rien !!!

« Pense à moi demain, lui ai-je dit. Peut-être que nous ne nous reverrons pas de si tôt ! ».

Je baigne dans le cynisme ? Non, la spontanéité du moment.

J'ai rangé mon bureau. Mes affaires personnelles sont sous clef.

Si tout va bien, je reprendrai le boulot après quelques jours de repos.

La biopsie est pratiquée avec un pistolet.

L'examen est plus rapide, quasiment indolore.

Le 11 septembre, visite du médecin traitant au domicile.

J'ai pété un câble ce week-end.

Je fais des lapsus.

Je suis maladroite et brise de la vaisselle.
Exceptionnel pour ma part !

Je me brûle, j'ai les nerfs à vif.

Je lui fais un résumé du résumé de la situation et j'oublie ça et ça, et encore cela, si important !

Je ne sais par où commencer.

Tant de rebondissements pour le même souci dans l'urgence.

Je suis si tendue que j'en oublie de la rémunérer !

Dès qu'elle aura pris connaissance des résultats, elle me contactera.

Elle me met hors service, je fais trop de conneries au boulot ; à savoir que je gère de l'argent !

Les nuits sont si longues.

Un somnifère laisse mon esprit au repos quatre heures. C'est ça de pris !

Je respire très mal, par à coups.

Je gère très mal cette attente. Six semaines viennent de s'écouler !

Le 13 septembre 1993 à 7h30, papa venait chez nous nous annoncer le départ de maman ; une date que je n'oublierai jamais.

Il pleuvait.

Le ciel était lourd, gris de larmes.

Le 13 septembre 2006 à 10h30, mon médecin m'annonçait au téléphone ce que nous redoutions.

Les résultats de la biopsie étaient mauvais.

Ses paroles me semblaient de plus en plus lointaines tandis que, de l'autre main, je bipais mon époux sur le portable. Et puis, plus aucun souvenir, plus rien...

Il a téléphoné de suite à Chantal.

Son époux, médecin également, lui cite :

« Mon épouse est partie à domicile pour une urgence. Une patiente vient d'apprendre un mauvais diagnostic ».

La sonnette extérieure au jardin retentissait inlassablement, sourdement dans ma tête si lourde et douloureuse.

Je ne sais comment je suis arrivée jusque là, comme un zombie en me tenant les tempes.

J'ai ouvert avec difficulté la grand'porte en chêne massif.

Je n'étais même pas surprise de reconnaître mon médecin de famille.

Combien de minutes s'étaient écoulées ?

Tandis qu'elle empruntait le petit sentier vers la véranda, je m'empressais en titubant de la précéder pour replier minutieusement en deux, le torchon orange envolé, avant qu'elle n'y pose les pieds.

Pourquoi ai-je donné tant d'importance à ce détail grotesque, à cet instant précis où ma vie bascule ?

Je disjoncte !

« Vous vous êtes évanouie, Claire ? » Oui.

Je n'entends pas bien, je ne retiens rien tandis que ses paroles résonnent.

Le sommet du crâne est douloureux. Je ne saigne pas.

Dans l'intervalle, Lou arrive. Le pauvre chéri !

Je sanglotais, m'a-t-il-dit, comme une enfant punie, avec de petits sursauts, repliée sur elle-même, meurtrie, toute petite dans le grand salon.

Loulou n'avait pas d'autre alternative que d'écouter les recommandations de Chantal, tandis que j'étais recroquevillée dans ma bulle à effroi.

Elle se dépêchait d'expliquer le pire (la chimio, les nausées, la fatigue intense...) et d'anticiper sur la guérison, l'efficacité du traitement, l'évolution de la médecine ce jour,...

Nous étions prostrés.

Pardon pour cette sale journée, chère Chantal !

Nous étions désarmés, désorientés.

C'était pour nous une sentence ingérable.

Six semaines et trois jours d'attente précédaient le début de la bataille.

Nous étions déjà si épuisés, ne sachant vers quoi nous nous dirigeons.

Le docteur nous parla de sa maman, guérie d'un cancer du sein, opérée par un très bon chirurgien de la région.

Devant nous, face à notre détresse commune, elle le contacta et rendez-vous fut pris sur le champ.

Chantal nous a soulevés, guidés, sans jamais nous abandonner.

A partir de là, tout s'est enchaîné.

Mon corps se laissait tanguer par la multitude de rendez-vous...

Mon esprit restait figé par le souvenir du cancer de maman, de sa souffrance, dix années durant.

Le jour, je me raisonnais. La nuit, seule, l'inimaginable me rongait le cerveau.

La pire chose qu'il pouvait m'arriver dans ma petite vie organisée était d'avoir un cancer.

Je revis en mémoire sélective les douleurs de maman, nos longs échanges de regards de détresse, apeurés, où les mots adroits, presque inutiles, ne trouvent plus de place.

Le silence et une infinie tendresse étaient de maîtres dans ces instants de mal-être.

Et maintenant, je n'ai plus d'autre alternative que de me battre !

Me réjouir chaque matin de la bonne santé de mes enfants et celle de Lou reste ma priorité, mon bâton de pèlerin.

Je dois être exemplaire à leurs yeux.

C'est un peu comme si, en pleine tempête en mer, nous avions trois bouées pour quatre.

Le réflexe ne serait-il pas de nous les partager ?

Finalement, nous avons à notre insu des ressources inépuisables.

Je me surprends moi-même de cette réserve d'adrénaline stockée au plus profond de mon désarroi.

Nous n'acceptons pas mon cancer mais il y a encore pire que cela.

La bagarre avec la maladie a déjà bien débuté.

Je prends le temps de classer, de coller les souvenirs heureux dans un album : photos diverses, tickets de cinéma, de restaurants,..

C'est magique de contempler un minuscule échantillon d'étoffe et de se remémorer son histoire en une fraction de seconde.

Sans le savoir, depuis notre mariage, je fais du « scrapbooking » par temps pluvieux et froid.

Ce bricolage est très en vogue actuellement !

Les êtres chers trop vite partis sont là aussi, bien entendu, pour que leur mémoire ne s'efface pas de génération en génération.

Nos futurs petits-enfants connaîtront ainsi leurs racines.

Puissent-ils à leur tour coller nos photos respectives et ainsi de suite va la vie...

Parfois, si le blues de l'automne m'envahissait, il suffisait que j'écoute les infos. Comme un éclair, les petits bobos devenaient secondaires et l'effet de bombe dynamisait mon quotidien.

Je feuilletais alors l'album de notre tribu et je me sentais plus légère et rayonnante.

C'est parfois lourd comme thérapie, je l'admets, mais cela me permettait d'avancer.

A chacun son truc !

Depuis mon cancer, cela ne me suffit plus.

Ni la météo, ni les événements, ni mes albums ne me touchaient.

Pendant les traitements, je pensais au service de pédiatrie oncologique et j'entretenais une énorme culpabilité dans mon espace égoïsme-santé.

Je pensais aux parents en souffrance et à ce petit être qui n'a rien demandé !

Plus tard, je me disais que, après tout, nous avons tous notre douleur.

Chacun la gère à sa façon.

Certains matins, elle est plus lourde que la veille.

Alors, on se trouve des excuses.

Par toutes les issues possibles, nous nous motivons pour avancer et recharger tout cela, le temps que notre laisser-aller aux émotions devienne très secondaire.

Nous sommes des êtres humains ! Des êtres complexes, pas faciles à cerner.

J'observe, par exemple, Tara ma fidèle chienne.

Elle vieillit mal et souffre terriblement aux pattes malgré les médicaments censés la soulager.

Elle ne va pas trop bien en ce moment.

Et que fait-elle ?

Elle reste allongée et se repose.

Quand elle aura récupéré, elle me le manifestera par la promenade, la friandise, ou le jeu.

En prenant tardivement conscience que mon corps n'était plus au top, j'ai finalement accepté que le temps ménagerait également mes états d'âme.

Maman a été rongée par le cancer.

En quelques mois, papa a été emporté cruellement par la légionellose.

« Perdre ses parents est normal. C'est le courant normal des choses »

me disait-il souvent.

« Mais perdre un enfant est le pire de tout. »

Il y a toujours plus de douleur autour de soi, sous les autres toits.

Vivre et se battre, c'est avoir des repères et s'y accrocher.

Celui qui s'occupe n'a pas le temps de penser.

Ecrire m'aide car lever le pied relevait de l'impossible.

La semaine suivant le diagnostic, notre cadette s'est fait extraire les dents de sagesse à l'hôpital de jour.

La date était décidée depuis très longtemps, la reporter aurait été une grosse erreur.

Tout s'est bien passé sinon que notre fille a très mal réagi psychologiquement pendant l'intervention.

Elle s'est agitée durant l'opération et est devenue hystérique.

La chirurgienne dentaire s'est violemment fâchée au lieu de l'apaiser.

Notre chérie était en souffrance de ce qui m'arrivait, elle sanglotait tout en gesticulant !

De retour dans la chambre, trois infirmières et moi-même la maintenions.

Elle grelottait en sanglotant.

Je n'oublierai jamais son état d'affliction.

La spécialiste s'excusa à l'occasion de la visite de contrôle.

Elle ne pouvait qu'ignorer notre inquiétude.

Moi-même, tout en la protégeant, je ne me doutais pas d'une telle souffrance spontanément si violente.

Nous avons dû nous réorganiser à la maison.

Je suis passée de maman d'intérieur à chef d'entreprise familial.

Déléguer auprès des filles et mon chéri, c'est vraiment pas mon truc.

Marre !

Faire tout soi-même ? C'est si facile.

Tu gagnes du temps car toi, tu le fais dans la minute.

Tu exécutes vite et avec adresse ta besogne quotidienne car, depuis vingt ans, tu poses les mêmes gestes, de la manière qui te convient le mieux.

De plus, tu épargnes ton énergie verbale si ce n'est pas fait comme tu l'entends.

Au début, c'était usant ; la cadence des tâches ménagères a un rythme journalier soutenu.

Il y a l'entretien des bêtes aussi, le potager, le verger.

Tout devient servitude tout à coup !

Ensuite, chacun y met de la bonne volonté et entre-temps, je récupère et j'en fais un peu plus tous les jours.

Les crises d'angoisse tantôt très rapprochées se succèdent et laissent place à quelques journées de calme, de quiétude ; tantôt plus espacées, mais alors beaucoup plus violentes.

Je sanglote et ma souffrance est sans limite aucune.

J'avance au jour le jour.

Mon émotivité reste palpable.

Les sanglots sont fréquents et je suis inconsolable.
Cela m'épuise les jours suivants puisque je cache mes émotions.

Je ne cesse de penser à maman et je la comprends si fort, si tard aussi.

J'aurais voulu être une épaule de réconfort pour la soutenir et la guider mais la mort m'effrayait.

Je la savais condamnée.

Papa, désespéré, nous avait prévenus.

Je fuyais la vérité.

Elle me prenait la main et me confiait souvent ses maux.

Je l'écoutais.

J'évitais son regard.

J'étais trop jeune, trop souvent incapable de répondre à ses questions, ma main douce dans la sienne, si rêche.

Je sens encore toutes les petites coupures gercées par les lavages répétés des légumes du jardin, tronçonnés avec enthousiasme pour le potage du soir.

La bonne soupe de Mémée ; mon aînée me la réclame encore !

Je serais capable maintenant de la regarder dans les yeux avec amour et partager son désarroi ; l'écouter, la protéger, répondre enfin à ses angoisses que je perçois à vif.

Oui, à ce jour, je saurais...

Les filles étaient en bas âge, je travaillais à temps plein : crèche, boulot, téléphone-maman, dodo,...

Je l'appelais tous les jours par réconfort.

De jour en jour, maman perdait du poids.

Nue dans la salle de bains, je me regarde, et je la revois.

C'est très dur de m'identifier à elle.

Je lui ressemble tant physiquement, me disent ses amis.

Je sais que, de là-haut, mes parents veillent sur moi.

Même si je me fais un scénario, cela me donne une force et une foi inébranlables.

Je me sens comme un automate qui avance en titubant, informatisé par des rendez-vous médicaux nombreux, répétitifs, vitaux.

Je recense peu de moments de répit physique et psychique car des conflits autodestructeurs et de remise en question m'envahissent.

Deux jours et une nuit blanche de cafard m'ont épuisée.

Les larmes coulaient sans ne jamais s'arrêter, sans bruit, un peu comme un gros rhume de cerveau qu'aucun remède ne peut stopper.

Pas de sanglots mais une déchirure intérieure persistante dans la poitrine.

Je pleure librement sans témoin et c'est mieux pour tout le monde.

Et cet après-midi, je me porte mieux.

Le sac de chagrins est plus léger à soulever à bout de bras.

